Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 30 (1897)

Buchbesprechung: Philosophie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notre compte rendu suffit à montrer combien est vaste et riche la matière que l'auteur a réussi à condenser dans ces cinq cents pages. Les spécialistes ne trouveront peut-être rien dans le contenu de son livre qui ne leur fût déjà connu ; on ne peut pas dire non plus que le point de vue où il s'est placé ouvre à la pensée des horizons essentiellement nouveaux ; sa tendance, si tendance il y a, est celle de ce qu'on appelle en Hollande la théologie moderne, inaugurée sur le terrain de l'histoire ecclésiastique par l'illustre Baur de Tubingue. Mais ce qui est propre à M. Maronier, ce qui imprime à son ouvrage un cachet à lui et en fait la valeur, c'est que, par l'heureuse disposition des matières, par la manière concrète, vivante de présenter les faits et surtout de dépeindre ses personnages, il a su rendre l'histoire de cette période du protestantisme facilement et agréablement accessible à tout lecteur cultivé. Son « livre de lecture » est éminemment propre à toucher la fibre protestante et à montrer par des faits que si les protestants n'ont jamais rien eu à gagner à pactiser avec Rome, cette ennemie jurée de toute individualité, d'un autre côté tout ce qu'il y a eu, au sein du protestantisme, d'individualités marquantes, d'esprits vraiment supérieurs et sérieux, s'est détourné non moins résolument de ce rationalisme superficiel qui ne compte encore qu'un trop grand nombre d'adeptes. G. K.

PHILOSOPHIE

J.-J. Gourd. — Les trois dialectiques [1].

L'étude que vient de publier M. le professeur Gourd mériterait d'être examinée avec soin sous toutes ses faces et dans toutes ses parties. Mais cet examen ne pourrait être instructif qu'en étant très long. Qu'on me permette de montrer l'édifice seulement par son angle le plus saillant : « *Vers la religion*, écrit l'auteur, tel pourrait être le titre de cette étude. » Puis il ajoute : « Nous craignons que cela ne suffise pas à la mettre en harmonie avec d'autres tentatives actuelles et en apparences analogues. »

[1] *Les trois dialectiques*, par J.-J. Gourd, professeur à l'université de Genève. (Extrait de la *Revue de métaphysique et de morale*.) Genève, Georg et Cie, 1897, 111 pages in-8o.

Les chercheurs qui croient irrémédiable le discrédit de la théologie traditionnelle et qui voudraient « rappeler la religion » par des changements dans la doctrine ont l'habitude de chercher leurs inspirations soit dans la science, soit dans la morale. L'autorité de la science est à peu près universellement admise, celle de la morale n'est guère discutée par les honnêtes gens. En rapprochant la religion de ces deux puissances, en l'assimilant à elles autant que possible, ne pourrait-on pas lui regagner l'adhésion générale qu'elle paraît avoir perdue ?

D'après M. Gourd on ne saurait attendre de pareilles tentatives « qu'un appauvrissement de vie spirituelle.... De nos jours surtout, les théologiens doivent se mettre en garde contre un désir immodéré de faire comme les savants ou les moralistes.... Y céder, ce serait trahir la religion et en particulier le christianisme. On peut bien rendre celui-ci progressif, mais non raisonnable. »

La religion a pour objet l'absolu, l'inconditionné, l'incoordonable ou, selon une expression reçue, le surnaturel. Il y en a dans la réalité expérimentale, dans ce que M. Gourd appelle le phénomène. Dans tout fait, à côté de ce qui résulte des faits antécédents ou concomitants, à côté de ce que la science explique, il y a un élément caractéristique original, nouveau, absolu. La dialectique théorique, c'est-à-dire la science, fait autant que possible abstraction de cet élément, précisément parce qu'elle ne peut pas l'expliquer. La dialectique religieuse s'en empare, — elle l'éclaire et le met en relief. — Dans certains êtres, dans certains faits, l'absolu a une part et un rôle plus grands que dans les autres. Il y a des « passages triomphants de l'absolu dans le cours des choses. » La dialectique religieuse dirige l'attention sur ces êtres et sur ces faits, elle en fait de toutes ses forces ressortir l'originalité et la puissance inexplicable. Elle en choisit quelques-uns, elle en choisit un pour en faire le symbole de tous les autres et le symbole même de l'absolu. Les chrétiens symbolisent et personnifient l'absolu en Jésus-Christ, qui, dit l'auteur, est non seulement une personne divine, mais l'unique personne divine.

Voilà une doctrine du surnaturel singulièrement hardie et singulièrement large. Qu'on veuille bien, en effet, le remarquer encore une fois. Il y a du surnaturel en tout événement. Le surnaturel est un des éléments de toute réalité. C'est seulement sa part, sa dose en quelque sorte qui diffère d'un fait à un autre, d'un être à un autre. Il y en a peu là où règne l'uniformité, il y en a beaucoup

là où se dessinent des contrastes puissants. Le surnaturel, l'absolu c'est toute nouveauté, c'est toute création.

Et cependant, la conception religieuse qui se dégage de cette doctrine peut sembler étroite. Elle exclut du domaine religieux une grande partie de ce que l'on considère généralement comme lui appartenant. N'avons-nous pas l'habitude d'admirer Dieu comme l'auteur de la nature avant de l'adorer comme l'auteur de la grâce ? Ne disons-nous pas qu'il se révèle d'abord par les lois auxquelles il a soumis l'univers ? ne croyons-nous pas entendre sa parole souveraine dans le commandement de la conscience morale ? M. Gourd paraît écarter toute pensée de cette nature. Pour lui, ni la dialectique théorique (science), ni la dialectique pratique (morale) ne conduisent à Dieu. Les lois de la nature sont le produit de notre effort pour mettre de l'ordre dans nos représentations phénoménales ; toute conclusion d'elles à une substance ou à une cause universelle est illégitime. Les lois morales sont le produit de notre effort pour mettre de l'ordre dans nos actions en vue d'obtenir le maximum possible d'activité et de bonheur ; toute conclusion d'elles à un législateur suprême est exclue. Aucune parenté entre Dieu et les lois naturelles ou morales ; au contraire, il n'y a d'absolu, il n'y a de divin que ce qui est *hors la loi*.

Je pense que cela est vraiment trop exclusif, et que si M. Gourd voulait formuler une synthèse, il serait amené à mettre plus d'unité entre les résultats de son analyse. Il dit lui-même que « ce qui est inexplicable en son origine peut inaugurer une série de conséquents coordonnés. » Entre les *dans la loi* et les *hors la loi* l'abîme n'est donc pas infranchissable. Et les *dans la loi* pourraient être considérés tous peut-être comme des *hors la loi* fixés, immobilisés, mais absolus du moins dans leur origine.

Mais attachons-nous au côté positif de la pensée de M. Gourd. Inutile d'en faire remarquer la hardiesse. Qu'on veuille la comparer aux thèses de ceux qui adorent le principe de la constance de l'énergie ou l'adage déterministe : *ex nihilo nihil !* Si nouvelle toutefois que soit cette pensée, elle n'est pas sans quelque analogie avec d'autres doctrines contemporaines et leur rapprochement engagerait à croire que la philosophie de M. Gourd vient à son heure. *Boutroux* soutient que les lois de la nature sont contingentes. *Wundt* déclare que, dans le domaine psychique, le principe de la constance de l'énergie est inapplicable, et que tout développement spirituel nous met en présence d'une loi d'accroissement de

l'énergie. M. Gourd ne paraît pas prétendre comme ces auteurs changer l'idée reçue de la loi, mais il marche pourtant dans la même direction qu'eux, en allant plus loin, quand il affirme qu'aucune explication par les lois seules n'est complète, parce que dans tout événement il y a de la création.

J'ai soutenu ailleurs que l'explication d'un événement quelconque implique *au moins* deux facteurs : 1° une disposition préexistante ; 2° les lois. A ces deux facteurs je pense, avec M. Gourd, qu'il faut en ajouter un troisième : 3° des initiatives. Y en a-t-il réellement toujours et partout ? Je réserve mon adhésion sur ce point, capital je le sais, mais dont la discussion entraînerait celle du phénoménisme dans son ensemble. Mais si sur ce point M. Gourd a raison, il me semble qu'il a tort de ne pas faire rentrer la constatation de ces initiatives dans la dialectique théorique elle-même. Quand il dit que pour le rationaliste « un événement devient une rencontre de lois, » il devrait après le mot : rationaliste ajouter un adjectif comme : exclusif, exagéré ou enivré de son rationalisme. L'idée qu'un événement soit une rencontre de lois est fausse, absurde au point de vue de la science elle-même. C'est la confusion de l'histoire avec la science abstraite. Les lois seules n'expliquent pas le plus petit événement. Et l'historien, qui est bien, je pense, un dialecticien théorique, n'a pas le droit de se contenter pour ses explications d'un seul facteur, quand sa science elle-même en exige plusieurs. Dans le retour vers le passé, les deux manières de penser que M. Gourd décrit si magistralement sous les noms de dialectique théorique et dialectique religieuse, me semblent donc être celles auxquelles tendent, par une pente, j'allais dire par une tentation naturelle, le savant d'une part, l'homme religieux de l'autre. Mais ces deux manières de penser ne s'opposent pas nécessairement ; elles doivent se combiner, dans l'esprit du véritable historien.

J'ai fort peu parlé jusqu'ici de la dialectique morale. Cette seconde partie de l'ouvrage non moins intéressante que les deux autres, est, il faut bien que je l'avoue, celle qui m'a le moins satisfait. Et cela probablement parce que je n'ai pas réussi, jusqu'à présent, à devenir phénoméniste. L'auteur expose fort bien comment les idées pratiques doivent se développer et se systématiser chez un penseur noble qui ne croit pas qu'il existe d'autres consciences que la sienne, ou qui du moins a des doutes à ce sujet. Mais c'est là une situation d'esprit bien rare. La genèse effective des idées

morales chez la plupart des hommes est donc autre que celle que M. Gourd décrit, et pour eux comme pour moi sa définition de la justice sera sans doute artificielle. Je ne crois pas seulement que je dois me conformer à la justice par conséquence logique, si je veux la vie en société. Je crois que je dois vouloir la vie en société, pour les autres en même temps que pour moi-même. — Après cela, on admirera certainement quelle morale élevée l'auteur a construite sur ces bases nouvelles et peut-être fragiles.

Que, d'ailleurs, on ne se méprenne pas sur le sens du phénoménisme de M. Gourd. Le phénoménisme n'est pas pour lui la vérité vraie, la vérité *de fait*. Il est seulement la forme la plus parfaite à laquelle soit jusqu'ici arrivée la science. Mais toute science et même toute dialectique est un artifice, une œuvre de ruse, toute dialectique est partiellement fausse, la dialectique religieuse comme les autres.Les dialectiques sont des moyens par lesquels nous suppléons à notre incapacité de saisir directement avec force la réalité. Et si l'auteur a pour elles quelque estime c'est surtout, me semble-t-il, parce qu'elles agrandissent la conscience et mettent finalement l'esprit en présence d'une réalité plus vaste. La connaissance directe, l'intuition y a gagné quelque chose en richesse et même en intensité. L'inspiration fondamentale de M. Gourd ressemble à celle du mysticisme.

Ces quelques lignes, je le répéterai en terminant, ne sont pas un résumé des *Trois dialectiques*. Je n'ai pas voulu analyser, j'ai voulu surtout, en marquant quelques idées maîtresses, attirer l'attention des lecteurs de la Revue, sur une étude originale, puissante, qui contient beaucoup de pensée neuve et beaucoup de virile religion.

ADRIEN NAVILLE.

REVUES

ZEITSCHRIFT FÜR DIE ALTTESTAMENTLICHE WISSENSCHAFT.

XVIIe année (1897). Premier fascicule.

G. Schmidt : Les deux traductions en syriaque du 1er livre des Maccabées. — *Jacob :* Introduction au Psautier. II : *lehazkîr*. — *Kraetzschmar :* Le mythe de la fin de Sodome. — *Jacob :* Ps. XII, 7. — *Beer :* Etudes critiques sur le texte du livre de Job (suite).